

L'histoire de l'arme blindée allemande : un enseignement pour l'avenir

Autor(en): **Schneider, Fernand-Thiébaud**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **117 (1972)**

Heft 3

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-343758>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Revue militaire suisse

Fondée en 1856 – Paraît tous les mois

Rédacteur en chef: Major EMG M.-H. Montfort

Administrateur: Major E. Juvet

Administration et édition:

Association de la Revue militaire suisse, 4, place Pépinet, 1003 Lausanne, tél. (021) 20 31 51.
Chèques post. 10-5209 – **Impression et expédition:** Imprimeries Réunies S.A., 33, avenue de la Gare, Lausanne – **Annonces:** Permédia, département de Publicitas S.A. pour la presse périodique, 9-11, rue du Prince, 1211 Genève 3.
Permédia - 6002 Lucerne Hirschmattstrasse, 36 Tél. (041) 23 66 66

TARIF DES ABONNEMENTS:

Suisse	1 an: Fr. 22.—	Prix du numéro
Etranger	1 an: Fr. 27.—	Fr. 2.50

Les abonnements partent du 1^{er} janvier et continuent jusqu'à révocation écrite.
Une durée intermédiaire n'est acceptée que l'année de souscription.

L'histoire de l'arme blindée allemande

Un enseignement pour l'avenir

L'on sait le rôle important joué par l'arme blindée allemande au cours de la Deuxième Guerre mondiale. C'est donc avec un grand intérêt qu'a été accueilli par les spécialistes l'ouvrage du général Nehring qui fut, avec le général Guderian, l'un des créateurs de la Panzerwaffe et de sa doctrine d'emploi ¹.

Mais cette étude ne présente pas seulement un aperçu historique. Elle est encore riche d'enseignements à l'ère de la dissuasion atomique.

Sans entrer dans le détail des opérations décrites — mais dont la lecture ne saurait être assez recommandée à nos lecteurs — nous évoquerons donc dans leurs grandes lignes la naissance de l'arme blindée allemande de 1916 à 1939, puis son emploi au cours de la Deuxième Guerre mondiale. Il nous sera possible alors de nous interroger sur le rôle éventuel du char dans cette Troisième Guerre mondiale que tout le monde voudrait éviter.

¹ « Die Geschichte der deutschen Panzerwaffe 1916 bis 1945 » Propyläen Verlag Berlin.

LA MISE SUR PIED DE LA PANZERWAFFE (1916-1939)

L'origine lointaine du char allemand — et du char tout court — remonte à 1916. Mais la nouvelle arme avait alors été considérée uniquement comme une aide à l'infanterie. Les formations blindées devaient faciliter la progression de la « reine des batailles ». Mais l'on estimait alors qu'une poussée des « chars seuls » devait aboutir obligatoirement à la destruction de ces derniers.

En somme: la nouvelle arme avait été sous-estimée pendant la Première Guerre mondiale. Or, les promoteurs de la Panzerwaffe allaient reconsidérer cette manière de voir et mettre sur pied notamment ces Panzerdivisionen qui, par l'association de l'avion et du char, devaient faire de l'arme blindée l'instrument de la rupture sur le plan stratégique.

Cette mise sur pied des formations considérées et la définition de leur meilleur mode d'emploi ont été le fruit d'une longue maturation. Mais il est possible de distinguer, avec le général Nehring, plusieurs phases dans le devenir de la Panzerwaffe.

1919-1934

Cette période est marquée par l'interdiction de l'arme blindée stipulée par le Traité de Versailles. Mais les responsables allemands surent tourner cette difficulté officielle. Ne pouvant acquérir de chars, le général von Seeckt procéda à une coopération germano-soviétique. C'est ainsi qu'un camp d'entraînement baptisé « Kama », du nom du fleuve, fut concédé par l'URSS à l'armée allemande pour la formation d'officiers de chars, avec un matériel mis à la disposition des stagiaires par l'armée russe.

A vrai dire, ce n'était pas là une violation formelle des clauses du Traité de Versailles, puisqu'on n'y fabriquait pas de matériel blindé. Mais les officiers ainsi instruits allaient pouvoir appliquer en Allemagne l'enseignement reçu et le mettre en pratique, et d'abord dans les troupes motorisées, les Kraftfahrtruppen.

Entre 1931 et 1934 ces forces allaient progressivement se muer en troupes blindées. L'inspecteur de la Kraftfahrtruppe était le général Lutz, dont le chef d'état-major n'était autre que le futur général Guderian, alors lieutenant-colonel. Les véritables chars ne furent guère réalisés

avant 1933-1936. En 1932 avait cependant eu lieu le premier exercice de reconnaissance motorisée. Mais, après 1933, les partisans de la nouvelle arme en gestation ne trouvèrent d'abord, selon le mot du général Guderian, « pas de compréhension pour la technique moderne » dans les milieux du Truppenamt, dont le chef, le général Beck, leur témoignait à l'époque une véritable opposition.

Néanmoins, à partir de 1934, 3 Panzerdivisionen furent créées, avec les anciens de « Kama ». Car Hitler avait apporté son soutien à l'arme nouvelle. En automne 1935, un grand exercice blindé eut lieu, avec l'utilisation partielle de chars simulés, faute d'un matériel suffisant. L'expérience fut concluante: les blindés atteignirent leurs objectifs dans les meilleurs temps. A vrai dire, Hitler lui-même n'avait pas assisté à ces démonstrations, peut-être influencé par un certain entourage. Mais, peu à peu, le matériel arrivait et, de 1936 au 1^{er} septembre 1939, l'arme blindée allait connaître un grand développement.

1936-1939

Les divisions reçurent leurs engins à partir de 1936. En automne 1937 put ainsi avoir lieu la démonstration d'une attaque menée par 800 chars, sous le commandement de Guderian, en liaison avec l'aviation. Ce fut l'ébauche, selon Liddell Hart, « de la nouvelle arme blindée allemande, une terrible arme au début des hostilités, face à un pays aux frontières ouvertes et doté d'une D.C.B. insuffisante ».

1936-39 fut aussi l'époque de la première expérimentation réelle en Espagne, dans le cadre de la « Légion Condor », du Groupe Blindé 88, composé de 3 compagnies d'instruction et d'un groupe de transport. Son chef, le lieutenant-colonel von Thoma, crut devoir recommander, dans ses rapports, la dotation des chars en canons et en blindages supérieurs à ceux des matériels des types I et II, alors en service. Par contre, il estimait qu'il n'était pas opportun d'installer dans les blindés des transmissions radio, tant pour la direction des unités que pour leurs liaisons.

Cet avis eut des répercussions défavorables pour la concrétisation des idées du général Guderian, qui avait préconisé la mise sur pied d'une Panzerwaffe, conçue comme l'arme de la percée stratégique. D'où un certain retard dans l'application de cette conception. Mais, en juin 1938,

le général fut nommé à la tête du 16^e Corps Blindé, composé de 3 Panzer-Divisionen. Il succédait, dans ce commandement, au général Lutz, admis prématurément à la retraite par Hitler, comme les généraux Blomberg et Fritsch, considérés comme gênants par le Führer. Il est à souligner qu'à côté des Panzerdivisionen du Corps Blindé, les 4 divisions motorisées avaient été groupées dans le 14^e Corps, les 4 divisions légères dans le 15^e, l'ensemble des trois formations étant placé cependant sous l'autorité commune du Heeresgruppenkommando 4, en février 1938. Le général Guderian, dans ses mémoires, explique combien il regrettait ce morcellement des forces rapides, ce développement qui, dit-il, « ne put que partiellement, par la suite, être ramené dans la bonne direction ».

Peu après, en mars 1938 eut lieu l'Anschluss, c'est-à-dire l'occupation de l'Autriche avec l'intervention, précipitée et improvisée, des troupes blindées. Le déplacement de ces dernières s'effectua néanmoins d'une manière satisfaisante dans l'ensemble; en dépit d'une mise sur pied hâtive de l'organisation logistique, dont quelques insuffisances inévitables furent l'objet de vives critiques, jugées imméritées par le général Nehring.

Puis, en août de la même année, les manœuvres de la Lüneburger Heide incitèrent le commandement à prôner l'emploi de ces formations en liaison avec l'infanterie. Mais Hitler décida le groupement de toutes les « Schnelle Truppen » — forces blindées, motorisées et cavalerie — sous les ordres du général Guderian, en novembre 1938¹. A l'époque, des spécialistes évoquaient « l'arme de la percée stratégique ». Ils formulaient une doctrine dans laquelle les divisions de première ligne — dûment appuyées par l'artillerie — devaient être entraînées par des formations blindées de réserve générale, tandis que les divisions motorisées allaient exploiter le succès, avec des divisions blindées, les unes et les autres tenues d'abord disponibles loin en arrière du front. En France, le commandement envisageait alors les formations de chars uniquement comme l'auxiliaire de l'infanterie. Il en était de même en Russie et en Grande-Bretagne, en dépit des recommandations du général Fuller et d'autres experts d'avant-garde.

En somme, la Panzertruppenschule allemande, pratiquement à l'œuvre depuis 1925, avait inculqué progressivement à ses auditeurs un sens nouveau de l'arme blindée, une doctrine qui faisait de celle-ci l'arme de la

¹ Le terme « Panzertruppe » ne devint officiel qu'après la réforme d'avril 1943.

percée profonde, de la décision. Parallèlement, le Waffenamt avait doté la Panzertruppe du matériel adéquat. En 1939, 2980 chars étaient en service. Ils allaient atteindre le chiffre de 5327 en 1945 — dont 3748 à l'Est — et en tout 3726 Sturmgeschütze et chars antichars.

Mais comment ces forces allaient-elles être engagées au cours de la Deuxième Guerre mondiale?

L'ARME BLINDÉE ALLEMANDE EN 1939-1945

Dans son exposé le général Nehring rappelle que l'ensemble de l'arme blindée allemande — plus exactement des « Schnelle Truppen » —, n'était pas entièrement mis sur pied lors du déclenchement du conflit. La division blindée existait encore à l'état expérimental et elle était modestement équipée. La division « légère » était une simple formation de reconnaissance et de sûreté, renforcée selon le modèle français et la division d'infanterie motorisée était tactiquement et stratégiquement peu maniable avec ses trois R.I. motorisés, réduits par la suite à deux.

Comment alors expliquer les grands succès initiaux de 1939 et 1940, alors que les chars allemands n'avaient, du moins sur le front occidental, ni la supériorité, ni toujours celle de la qualité technique? Le secret de ces victoires réside essentiellement dans la structure et dans la doctrine d'emploi des grandes unités blindées et mécanisées autonomes, agissant en liaison intime avec des forces aériennes nombreuses. Le couple char-avion a été l'agent de ces succès rapides par des concentrations massives. L'engagement, en 1940, sur une large direction d'effort, des 10 Panzerdivisionen — groupement de tous les blindés de la Wehrmacht — a permis cette victoire totale sur l'armée française au cours de la bataille de France.

Auparavant, la campagne de Pologne avait valu une expérimentation utile à la jeune Panzertruppe, une sorte de répétition générale de la guerre de 1940.

Par contre, les engagements consécutifs à celui de juin 1940 allaient prendre des aspects très différents. Il est donc indiqué d'évoquer ici successivement les lignes générales des interventions des blindés allemands depuis la campagne de Pologne jusqu'au 8 mai 1945, telles qu'elles apparaissent à travers l'ouvrage du général Nehring.

La campagne contre la Pologne

C'était là la mise à l'épreuve de l'arme nouvelle. Les plans d'emploi étaient l'œuvre de l'Oberkommando des Heeres, c'est-à-dire essentiellement du général von Brauchitsch et de son chef d'état-major, le général Halder. Il prévoyait une rupture du centre ennemi.

Effectuée par de fortes forces blindées suivies d'infanterie, l'attaque débouchait de Silésie en direction de la moyenne Vistule. D'autres forces légères se dirigèrent sur les flancs ennemis, parties, les unes de la Slovaquie, les autres du « corridor polonais », se rapprochant du nord au sud et inversement.

C'était là — du fait de la faiblesse du front allemand à l'ouest — un risque calculé, d'ailleurs moins important que ne le croyaient les chefs militaires allemands, qui surestimaient les forces françaises de septembre 1939.

La campagne contre la France en 1940

Hitler l'avait d'abord prévue pour succéder immédiatement à celle de Pologne. En réalité, le Führer, qui — n'était pas un professionnel militaire — n'avait nullement soupçonné les difficultés et délais que comportait une telle entreprise. Car il s'agissait du transfert et du soutien logistique de millions d'hommes, de dizaines de divisions blindées ou motorisées.

Contrairement à l'O.K.H., Hitler était persuadé du succès de l'opération. Les militaires, par contre, surestimaient largement la force de résistance franco-britannique. Et ils redoutaient une extension de la guerre, comme en 1914-18. D'où une profonde divergence de vues entre les autorités politiques et militaires.

Initialement fixé au 12 novembre, le jour J fut, en raison du temps défavorable, repoussé au 15. Puis intervinrent d'autres ajournements, 29 en tout, par lesquels Hitler embarrassait continuellement les états-majors et services. Mais du moins la troupe connut, par les répétitions successives, un remarquable entraînement en vue de la campagne projetée. Par ailleurs, toutes ces fausses alertes endormaient la vigilance de l'ennemi, qui voyait sans doute là de simples manifestations de la guerre des nerfs.

L'idée de manœuvre émanait du général von Manstein, chef d'état-major du Groupe d'armées A. Elle consistait à tenter la percée dans un terrain supposé impraticable aux chars, à travers les Ardennes et en direction de l'ouest avec la mission de couper en deux les forces adverses. Et cette manœuvre réussit. Elle fut stoppée sur l'ordre personnel d'Hitler, le 24, pour reprendre quelques jours plus tard, en direction de Dunkerque.

Ce retard facilita l'embarquement des Britanniques. Quoi qu'il en fût, la route fut alors libre pour une poussée en direction du sud. Le 17 juin, la frontière suisse fut atteinte, les armées françaises de nouveau coupées en deux le 18, le maréchal Pétain demanda l'armistice, qui entra en vigueur le 25 juin.

C'était, en six semaines, un triomphe unique dans l'histoire de l'Europe. Et la troupe blindée allemande y avait joué le rôle prépondérant. Mais, pour Hitler, ce fut la confirmation de son talent de chef militaire: il avait apprécié l'armée française à sa juste valeur et joué « le bon plan ». Cette conviction sera à l'origine de ses grandes erreurs. Car elle le conduira à intervenir dans la direction des opérations, au lieu de s'en tenir au domaine de l'homme d'Etat, c'est-à-dire à une coordination aux confins de la politique et de la stratégie. D'où sa décision d'attaquer la Russie. Quant aux divisions blindées, elles furent portées de 10 à 20, avec réduction de moitié de leur dotation en chars, faute de matériel suffisant. Ce qui eut d'ailleurs l'avantage de les rendre plus mobiles.

La campagne d'Afrique du Nord (février 1941 à mai 1942)

Par le dynamisme de Rommel, l'Afrika-Korps, d'abord prévu comme élément d'arrêt dans le cadre de l'armée italienne, s'engagea bientôt dans les grandes opérations stratégiques, favorisées d'ailleurs par un terrain particulièrement propice à la mise en œuvre des unités rapides. Une certaine défaillance du commandement britannique, aux échelons subordonnés, enfin le retrait prématuré de forces anglaises transférées en Grèce en avril 1941 facilitèrent l'esprit d'entreprise de Rommel.

Toutefois, un lourd handicap pesait sur l'action de ce dernier: l'insuffisance du soutien logistique, aggravé par une maîtrise de l'air générale de l'adversaire, sauf temporairement en avril 1942. D'où l'obligation, pour les états-majors et services de l'Afrika-Korps, de procéder

à des improvisations d'autant plus difficiles que les responsables allemands n'avaient aucune expérience coloniale. Les Britanniques, par contre, s'instruisaient sur ce théâtre, considéré — heureusement pour eux — comme secondaire par Hitler et donc quelque peu négligé par lui. Quoi qu'il en soit, l'Afrika-Korps a fait ses preuves dans la guerre du désert.

La campagne des Balkans (1941)

Elle représente un modèle de travail d'état-major, conçu en un temps record, pour une opération littéralement improvisée. Mais ici l'adversaire n'était pas de taille. D'où, grâce à la surprise, en quelques semaines, une victoire foudroyante, avec peu de pertes. Par contre, un retard pour la campagne suivante: pour les Alliés, le sacrifice de la Yougoslavie n'aura pas été inutile.

La campagne contre l'URSS (1941-1945)

1941 — L'opération consista, sur les ordres formels d'Hitler, en trois percées par blindés, très éloignées les unes des autres:

- *Colonne Sud* (von Kleist), en direction de Kiev
- *Colonnes Centre et Nord* (groupements blindés Guderian, Hoth et Hœpner), avec la mission de s'emparer d'abord des pays baltes et, dans un deuxième temps seulement, de poursuivre, à partir du nord, l'offensive générale en direction de Moscou.

L'O.K.H. ne partageait pas cette manière de voir. Pour ses dirigeants, en effet, c'est Moscou qui devait représenter l'objectif principal, non sans raison. Mais de cette divergence de vues entre les grands chefs militaires et Hitler allaient découler bien des frictions — « d'ordre technique aussi bien que personnel », selon le général Nehring. Elles allaient réduire à rien, entre le Führer et les généraux, une confiance déjà branlante depuis Dunkerque.

A cela allaient s'ajouter des erreurs d'appréciation stratégique du Führer, axé essentiellement sur des objectifs intéressants pour l'économie de guerre et qu'il entendait saisir avant même la défaite militaire définitive de l'adversaire. D'où une réelle dispersion des moyens. Si bien que, finalement, l'effort central des forces rapides fut quelque peu

minimisé. Certes, le groupe d'armées au sud du Pripet menait une action couronnée de succès. Mais c'était là une entreprise isolée, sur une direction excentrique.

En outre, la résistance russe, progressivement accrue, usait les formations blindées de la Wehrmacht. Les contre-attaques exécutées par les Soviétiques avec des renforts amenés de Sibérie déterminèrent une véritable crise, difficilement maîtrisée, dans les rangs allemands. Sur le plan du matériel, le T 34 s'était, en outre, affirmé comme supérieur aux chars de la Panzerwaffe, d'ailleurs mis à mal dans ces combats incessants.

La campagne de 1942

Elle fut dominée par l'offensive d'hiver des Soviétiques, qui entraîna des pertes considérables des deux côtés. Certes, le 24 janvier, la 18^e Panzerdivision, aux ordres du général Nehring, parvint à rétablir la liaison avec les troupes allemandes encerclées à une distance de 60 km derrière le front russe, depuis le 3 janvier. Mais il lui restait seulement une douzaine de chars après son intervention. En outre, les Soviétiques avaient pratiqué une large brèche dans les lignes allemandes au sud de Kharkov. Et seulement le 28 mai une contre-attaque de la 1^{re} Armée blindée, agissant au sud, put, en liaison avec la 6^e Armée, réussir l'encerclement des forces du général Vatoutine et anéantir sensiblement trois armées, en capturant 200 000 prisonniers, détruisant 1200 chars et s'emparant de 2000 canons. La valeur combative des unités de la Wehrmacht semblait alors rétablie.

Mais, dès le 30 juin, Hitler voulut lancer l'opération « Braunschweig », avec l'intention de réaliser une percée jusqu'au Caucase, afin de s'emparer des ressources pétrolières de cette région. Or, l'offensive — tant en raison de difficultés d'ordre logistique qu'à cause d'une riposte russe qui savait habilement céder du terrain quand les circonstances l'exigeaient — les forces allemandes furent engagées excentriquement, sur le Caucase et sur Stalingrad. Cette division des moyens allait être fatale aux Allemands à Stalingrad, alors que l'opération sur le Caucase ne produisit pas les résultats escomptés.

Puis les Russes, dès novembre, entreprirent leur grande offensive d'hiver. C'est grâce à l'action du maréchal von Manstein — avec l'engagement de quelques divisions blindées au nord du Don et de la 4^e Armée blindée au sud du fleuve — que l'ennemi put être arrêté de part et d'autre

de ce dernier. Mais tout le flanc sud du dispositif allemand avait failli être encerclé et anéanti.

La campagne de 1943

Au milieu de cette année, c'est l'opération « Zitadelle » qui allait marquer le point culminant de la guerre. Hitler — instruit par les événements de Russie et d'Afrique — semblait avoir compris que l'heure de la défense stratégique avait sonné pour la Wehrmacht à l'est. C'était d'ailleurs l'époque des bombardements massifs sur l'Allemagne. Bref, un retournement complet de la situation générale.

Jusqu'à la fin mars l'on parvint à rétablir, au sud de Kharkow, le front antérieur, mais au nord de la ville une large poche soviétique subsistait, autour de Koursk.

Hitler décida donc de déclencher « Zitadelle », le 3 mai, afin de ne pas laisser aux Russes le temps de reconstituer leurs forces. Puis il retarda l'opération, afin de pouvoir y engager les chars « Panther », attendus. Or, de ce fait, l'entreprise perdait de sa vigueur. Et il lui manquait des divisions d'infanterie pour faciliter la percée des chars. Si bien que les Grandes Unités blindées se trouveront utilisées dans des opérations simplement tactiques et non plus stratégiques. D'où cette extraordinaire concentration de blindés, immense mêlée à laquelle participeront — de part et d'autre — des milliers de chars, fait unique au cours de la guerre.

Et puis les Russes attaquèrent sur le front d'Orel, empêchant le Groupe d'Armées Centre de participer à « Zitadelle ». Ensuite intervint le débarquement allié en Sicile, qui détermina le Führer à arrêter l'entreprise. C'était là la fin d'une certaine intervention d'Hitler dans la conduite des opérations. Et l'ère de la « défense élastique » commençait. Et pourtant, le 27 août, le Führer ordonna de nouveau un arrêt général, sur la ligne atteinte, « jusqu'à ce que l'ennemi soit convaincu de l'inutilité de ses attaques ». Puis, le 15 septembre, il autorisa un retrait général sur la ligne du Dniepr. Mais le maréchal von Manstein dut constamment « se battre avec lui », pour le convaincre des nécessités de l'heure, afin d'éviter « que l'inévitable ne fût décidé trop tard ».

Quant à l'arme blindée, elle fut employée à freiner la progression ennemie, à profiter des points faibles de celle-ci pour lancer des coups de boutoir locaux. Procédé qui, en décembre 1942 et janvier 1943, avait

déjà fait ses preuves. Les schnelle Truppen intervenaient donc — sur les plans tactique et même stratégique — comme des réserves générales fortes et rapides, pour freiner l'avance soviétique. Mais l'initiative était passée aux Russes. Selon Eddy Bauer, ils comptèrent 250 jours d'attaque du 5 juin 1943 au 24 avril 1945, alors que ceux des Allemands, pendant cette période, ne furent qu'au nombre de 46. Le 6 novembre, les Russes franchirent le Dniepr à Kiev et poussèrent jusqu'à Jitomir, qui fut repris par des divisions blindées allemandes de la 4^e Armée blindée et des réserves. L'avance soviétique fut bloquée au nord-ouest de Vinnitsa autour du 1^{er} janvier 1944.

L'engagement stratégique de l'arme blindée allemande en 1944

En février 1944, la 1^{re} Armée blindée réussit, avec le 3^e Corps blindé, en coopération avec des divisions blindées de la 8^e Armée, à dégager les quelque 55 000 hommes des 11^e et 42^e Corps, encerclés dans le « Kessel » de Tcherkassy. Ce fut une opération difficile, qui permit cependant de ramener ces forces derrière les lignes allemandes.

Le Groupe d'Armée Sud, sous les ordres du maréchal von Manstein, parvint à percer — avec la 1^{re} Armée blindée du général Hube — en direction de la Galicie orientale. Il empêcha de la sorte une brèche dans le front tenu par la Wehrmacht au sud, le 8 avril.

Mais à cette époque le maréchal fut rappelé par Hitler, sous prétexte que « le temps des opérations de grand style » était révolu à l'est, où il ne s'agissait « plus que de résistance fixe... »

A l'ouest, ce fut, en juin, le succès de l'offensive des Alliés, dont la flotte tenait les côtes et dont l'aviation assurait la maîtrise de l'air à l'intérieur des terres. Les quelques Panzerdivisionen en arrière de ce front ne purent intervenir à temps, car elles ne devaient être engagées que sur l'ordre d'Hitler lui-même. D'où de sérieux retards dans leur acheminement. Leur contre-attaque tardive après le 6 juin ne put percer.

Ce fut, également, le cas des 4 D.B. de la Panzergruppe Eberbach, lancée les 6 et 7 août par le Führer contre le flanc des Américains, après la profonde percée d'Avranches. Dans ces échecs l'intervention aérienne ennemie avait d'ailleurs été décisive.

En décembre, ce fut la grande offensive des Ardennes, décidée par le Führer, contre l'avis des chefs du front. Cette action fut menée par la

6^e Armée blindée S.S., la 5^e Armée blindée et la 5^e Armée, avec 14 D.I. et 7 D.B. en premier échelon, devant 2 D.I. et 1 Panzer-Grenadier-Division, avec 4 D.I. en réserve d'O.K.W. Dès le 18 décembre, l'action fut bloquée dans la plupart des zones d'action. Le 23, la 5^e Armée blindée atteignit bien la région de Dinant, mais pratiquement s'y embourba dès le lendemain.

C'était, une fois de plus, constate le général Nehring, l'effondrement d'une illusion d'Hitler, alors² qu'il eût été indiqué d'engager des forces blindées, comme le suggérait Guderian, à l'est. Car une telle intervention eût au moins retardé sensiblement l'offensive russe en janvier 1945.

En Hongrie, également, 5 divisions rapides et 2 Panzer-Grenadier-Divisionen du Groupe d'Armées Sud et qui allaient manquer à la défense de l'Allemagne orientale. A vrai dire, en combattant autour de Debrecen et de Budapest, elles retardèrent jusqu'en mars la percée soviétique sur Vienne.

L'engagement de la Panzerwaffe en 1945: la fin de la campagne

Début janvier 1945, le nombre des divisions *en Hongrie* allait se monter jusqu'à 7 divisions rapides et 2 Panzer-Grenadier-Divisionen, alors que le centre de l'Allemagne était visé par l'offensive d'hiver russe.

Sur la Vistule, le 12 janvier, l'opération soviétique se déclencha contre les G.A. Nord et Centre, avec des moyens considérables, donc une supériorité écrasante vis-à-vis des forces allemandes. Et les Panzertruppen ne furent pas en mesure d'arrêter les masses russes, qui progressaient en débordant les îlots de résistance constitués, et elles pénétrèrent profondément en Allemagne orientale.

Les formations blindées de la Wehrmacht avaient été mises en place tout contre les divisions d'infanterie de première ligne, sur l'ordre formel d'Hitler. Si bien qu'elles furent impliquées dans les premiers combats de l'offensive. Ce fut le cas notamment du 24^e Corps blindé du général Nehring, qui réussit cependant, en liaison avec le Corps blindé « Grossdeutschland » du général von Saucken, à freiner sensiblement la progression soviétique en direction de l'Oder.

En Silésie, début mars, put être exécutée la seule action offensive stratégique blindée, par la « Panzergruppe Nehring », nouvellement cons-

tituée, avec les 57^e et 39^e Corps blindés, disposant d'une forte DCA et appuyée par l'aviation. Du 2 au 6 mars, elle réalisa une avance qui eut pour effet de dégager de nouveau la ligne stratégique conduisant vers la Haute-Silésie.

En Hongrie, une nouvelle offensive blindée, avec la 6^e Armée blindée SS et la 6^e Armée, en liaison avec des éléments de la 2^e Armée blindée fut lancée le 6 mars. Elle devait, tout en préservant l'importante région de Nagykanisza, riche en pétrole, dégager sur le front du Danube des forces pour l'action sur l'Oder.

Mais cette opération — engagée avec plus de 10 divisions blindées et Panzergrenadier-Divisionen — dut être arrêtée dès le 15 mars sans avoir obtenu les résultats escomptés, les Russes ayant attaqué plus au nord avec des forces supérieures et rompu le front tenu par les Hongrois. Et la progression soviétique sur l'Oder se poursuivait, en raison du nombre insuffisant de formations blindées allemandes dans ce secteur.

En Italie, les troupes blindées allemandes ne jouèrent alors plus qu'un rôle tactique et, en fin de campagne, elles ne comprenaient plus que la 26^e Panzerdivision et la 90^e Panzergrenadier-Division.

Sur le front oest, la grande offensive alliée, lancée depuis février, annonçait la fin. Quant aux troupes de la Panzerwaffe, elle ne pouvaient plus que tenter quelques petites actions locales, dans la mesure où la constante supériorité aérienne ennemie les rendait encore possibles.

A l'est, elles ne pouvaient qu'entreprendre des missions limitées, dans le cadre strictement tactique. Parmi ces entreprises de sacrifice il convient de signaler la défense de l'Autriche et surtout celle de la région de Brno où, pour la dernière fois, la coopération entre divisions d'infanterie, divisions blindées et divisions de Panzergrenadiere, fut « exemplaire », selon le général Nehring.

* * *

Telles sont les vues générales que nous présente l'un des promoteurs de la Panzerwaffe allemande, de la constitution et de l'emploi des « forces rapides » au cours de la campagne 1939-1945.

Mais, au cours de ses divers exposés ainsi que dans son « mot de la fin », le général Nehring dégage les leçons qui, selon lui, doivent être

tirées de cette histoire de l'arme blindée. Et d'abord il fait comprendre à ses lecteurs que la Wehrmacht, loin de posséder la supériorité en matière de chars, a gagné essentiellement les campagnes du début par la structure, la concentration et la doctrine d'emploi des formations blindées. Il est certain que si, en France, les thèses et les plans du général de Gaulle avaient été officiellement adoptés, le sort de la bataille de France eût été très différent.

Par contre, les généraux allemands avaient surestimé la force et la valeur combative des divisions françaises de 1939. La mobilisation de ces dernières avait été en réalité bien trop longue et les forces aériennes qui les appuyaient étaient insuffisamment complétées par celles de la R.A.F. Mais, finalement, une fois engagée, la Reichswehr a gagné en Pologne, puis en France, parce qu'elle avait « osé ». Car, en s'engageant à l'est, alors qu'en septembre 1939 — en dépit des lenteurs de la mise sur pied et des faiblesses des divisions de série B — les Alliés avaient la supériorité à l'ouest, les Allemands, de ce fait, avaient accepté un grand risque. Ils n'avaient sous les armes que 1 100 000 hommes ayant accompli deux ans de service, contre 4 100 000 en 1914¹. Quant à l'amiral Raeder, il avait estimé que la Flotte allemande d'alors ne pouvait que « périr honorablement ». Même la Luftwaffe, selon le général von Pohl, alors chef d'état-major du Luftflottenkommando 3, était insuffisamment prête : « ... de toutes manières, il nous faudra combattre avec des unités modérément entraînées. »

En fait, les Franco-Britanniques ont manqué une réelle occasion en septembre 1939. D'autant plus que le soutien logistique des armées allemandes était précaire. Le général Thoma, alors le grand responsable du soutien de la Wehrmacht, signalait les déficits suivants :

- Fusils d'infanterie : 70 %
- Canons pour chars : 95 %
- Lance-grenades légers : 88 %
- Lance-grenades lourds : 90 %
- Canons d'infanterie légers : 75 %
- Canons d'infanterie lourds : 65 %
- Artillerie très lourde : 75 %.

¹ Cf. Carl Hermann, « Deutsche Militärgeschichte », Bernard & Graefe Verlag, 1966

Pratiquement, seul le tiers des troupes allemandes était prêt lors du déclenchement des hostilités contre la Pologne. En particulier la Panzerwaffe n'était pas au point. Elle manquait notamment de canons, ainsi qu'il résulte des statistiques évoquées. Souvent ce matériel était qualitativement inférieur aux chars français. Dans ces conditions, si les Alliés, eux aussi, avaient « osé » en 1939? C'est cette question que le lecteur se pose après avoir lu l'ouvrage du général Nehring, dont l'étude générale des différentes phases de la guerre est suivie d'exposés plus détaillés — de caractère plus technique — non évoqués dans notre aperçu.

Mais nous relèverons ici la remarque finale de l'auteur sur les perspectives d'avenir de l'arme blindée. Le général Nehring estime qu'une éventuelle Troisième Guerre mondiale pourrait bien débiter par une phase d'opérations de type classique, dans laquelle les chars auraient à jouer leur rôle de 1939-45. Avec cette différence, dit-il, que les deux adversaires disposeraient d'armes blindées comparables et d'une D.C.B. importante.

A vrai dire, depuis la rédaction de l'ouvrage du général Nehring, la course aux armements des Russes a procuré à ceux-ci une supériorité assez générale. Non seulement ce sont actuellement, par exemple, 1510 I.C.B.M. soviétiques qui s'opposent aux 1054 engins américains, mais la disproportion devient inquiétante sur les fronts Centre-Europe et Nord-Europe:

- 28 divisions blindées de l'Est (19 russes) contre 8 seulement
- 37 divisions d'autres types (22 soviétiques) contre 18 atlantiques, y compris les 2 françaises d'Allemagne fédérale.

En outre, il convient de souligner la grande vulnérabilité des flancs et la répartition inadéquate des formations alliées. En effet, du fait du tracé des anciennes zones d'occupation, il se trouve que les divisions américaines, les plus modernes et les mieux équipées, sont implantées au sud, dans un terrain qui leur imposerait des réactions essentiellement défensives. Par contre, la grande plaine d'invasion d'Allemagne du Nord est tenue par des divisions atlantiques moins aptes aux grandes manœuvres rapides.

Dans ces conditions, l'Ouest aborderait en position nettement défavorable ce grand Blitzkrieg à base de formations blindées et mécanisées que nous annonce le maréchal Sokolovsky dans son ouvrage sur la

stratégie militaire. Les grandes unités soviétiques, légères et très mobiles, sont d'ailleurs en nombre largement suffisant pour pouvoir assurer à tout moment — et en quelque sorte instantanément — la relève des formations de premier échelon, avant l'usure de leur matériel dans cet immense rush préconisé par les experts de l'URSS. Et les chars russes se battraient à raison de 3 contre 1, avec une aviation tactique double de celle des Occidentaux. Ceux-ci, en outre, n'auraient pas la possibilité de relever les divisions engagées, avant la venue, pour le moins tardive, des renforts d'Outre-Atlantique; sauf le cas exceptionnel d'une pré-alerte suffisante, peu probable.

Tel est, dans les conditions du moment, le « défi » soviétique. Il comporte le risque, pour l'Europe occidentale, d'être entièrement submergée avant le déroulement solennel de l'escalade de la « flexible response », à moins d'un recours précipité à l'arme atomique, d'entrée de jeu...

La perspective d'une « réduction mutuelle et équilibrée » des forces d'Europe centrale réduirait-elle la menace? Certainement pas si elle devait se traduire par le maintien, à un niveau inférieur, de l'actuel déséquilibre, au détriment de l'Ouest.

Il y a là une réalité à méditer, aussi bien par les responsables des entretiens « M.B.F.R. » envisagés que par les participants — engagés ou neutres — de la future conférence pour la sécurité de notre continent.

Colonel Fernand-Thiébaut SCHNEIDER

